

TANGUY VIEL
ARTICLE 353
DU CODE PÉNAL

ARTICLE 353
DU CODE PÉNAL

DU MÊME AUTEUR



LE BLACK NOTE, *roman*, 1998

CINÉMA, *roman*, 1999

L'ABSOLUE PERFECTION DU CRIME, *roman*, 2001, (“double”,
n° 36)

INSOUPÇONNABLE, *roman*, 2006, (“double”, n° 59)

PARIS-BREST, *roman*, 2009, (“double”, n° 91)

LA DISPARITION DE JIM SULLIVAN, *roman*, 2013, (“double”,
n° 106)

TANGUY VIEL

ARTICLE 353
DU CODE PÉNAL



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE
À QUARANTE-CINQ EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES
PAPETERIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE 1 À 45 PLUS
HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS
DE H.-C. I À H.-C. VIII

L'auteur tient à remercier le CNL,
ainsi que CICLIC (agence pour le livre en Région Centre)
et la librairie Les Temps Modernes à Orléans
pour leur soutien.

© 2017 by LES ÉDITIONS DE MINUIT

www.leseditionsdeminuit.fr

Sur aucune mer du monde, même aussi près d'une côte, un homme n'aime se retrouver dans l'eau tout habillé – la surprise que c'est pour le corps de changer subitement d'élément, quand l'instant d'avant le même homme aussi bien bavardait sur le banc d'un bateau, à préparer ses lignes sur le balcon arrière, et puis l'instant d'après, voilà, un autre monde, les litres d'eau salée, le froid qui engourdit et jusqu'au poids des vêtements qui empêche de nager.

Il y avait le bruit du moteur qui tournait au ralenti et les vagues à peine qui tapaient un peu la coque, au loin les îlots rocheux que la mer en partie recouvrirait bientôt, et puis les sternes ou mouettes qui tournaient au-dessus de moi comme près d'un chalutier, à cause de l'habitude qu'elles ont de venir voir ce qu'on remonte sur nos bateaux de pêche, en l'occurrence : un homard et deux tourteaux, c'est ce qu'il y avait dans le casier quand on l'a hissé, qu'on l'a soulevé tous les deux par-dessus le bastin-

gage – puisque donc on était encore deux à ce moment-là, remontant ensemble le casier comme deux vieux amis qu'on aurait cru être, à déjà voir les crabes se débattre et cogner les grillages, en même temps qu'on le posait là, le lourd casier, dans le fond du cockpit. C'est lui qui a sorti le homard et l'a jeté dans le seau, avec assez de vigueur pour éviter les pinces qui ensuite s'échineraiient sur les parois de plastique, lui, fier comme Artaban d'avoir pris un homard, il m'a dit : Kermeur, c'est mon premier homard, je vous l'offre.

Je ne saurais pas dire aujourd'hui si c'est cette phrase ou une autre, mais je sais que pas longtemps après, je le regardais frapper la mer de ses bras alourdis, indifférent aux gerbes d'écume qu'il déplaçait. Peut-être il a pensé que c'était une mauvaise blague. Peut-être il a pensé qu'il allait rejoindre un rocher ou un autre qui à marée basse se verrait affleurer. Même les sternes dans leurs rires avaient l'air de penser ça – elles, posées sur les arêtes coupantes des quelques roches lointaines qui déchiraient l'horizon, comme si elles trouvaient normal ce qui venait de se passer, je veux dire, ce type tombé dans l'eau froide et qui peinait à nager tout habillé, soufflait ce qu'il pouvait en répétant mon nom pour que je vienne l'aider, disant : Kermeur, merde, venez m'aider, Kermeur, qu'est-ce que vous foutiez. Et il a ajouté des mots comme « bordel » ou « putain » ou « vous faites chier » en pensant que ça me pousseraiit à réagir. Mais cela, non, il n'en

était pas question. Et déjà je sentais que même les mouettes, blanches et froides comme des infirmières à force de ne jamais cligner des yeux, même les mouettes, elles approuvaient.

Peut-être, j'ai pensé depuis, pour vraiment savoir ce qui s'est passé à ce moment-là, c'est à une mouette qu'il faudrait le demander. Puis je suis entré dans la cabine et j'ai poussé la manette des gaz, désormais seul à la barre d'un Merry Fisher de neuf mètres de long, comme si c'était mon propre bateau que je pilotais, assis sur le siège en cuir derrière la vitre piquée de sel, à mes pieds les tourteaux résignés. De l'extérieur, sûrement, on aurait dit que j'étais un vieux pêcheur habitué à sa sortie quotidienne, silencieux par nature et les gestes bien réglés, derrière moi le sillage bruyant qui recouvrait ses cris. Alors j'ai poussé la manette un peu plus fort, avec les quatre cents chevaux qui nous propulsaient, le bateau et moi, de sorte qu'en un quart d'heure à peine j'ai fait les cinq milles qui nous séparaient du port. Cinq milles, c'est sûr, ça ne se fait pas à la nage, encore moins dans une eau fraîche comme elle l'est sur nos côtes au mois de juin, et quand bien même, cinq milles nautiques, ça fait dans les neuf kilomètres.

J'ai garé le bateau à la même place, là où on l'avait pris une heure plus tôt, ponton A, place 93. Il n'y avait personne ou presque ce matin-là sur le port, et j'ai fait comme si de rien n'était, j'ai amarré le bateau comme si c'était le mien, j'ai emprunté la

passerelle de fer qui menait jusqu'au quai et puis j'ai pris ma voiture sur le parking. Sûrement derrière une vitre ou un rideau, sûrement on aura observé toute la scène. Je me souviens que je me suis dit cela dans ma voiture, que tout, à cet instant, s'écrivait à l'encre noire dans l'œil d'un autre.

Quand la police a sonné chez moi quelques heures plus tard, non, je n'ai pas été surpris. Je n'aurais pas su dire si c'était la gendarmerie ou la police nationale mais je sais qu'ils étaient quatre, deux en uniforme devant la porte, deux autres à peine plus discrets dans la fourgonnette au bout de l'allée. Sans doute, j'ai l'âme assez coupable pour ne pas être surpris de voir la loi fondre sur moi comme une buse et déjà planter ses griffes dans mes épaules. Et comme j'y pense désormais, même si je les avais vus venir de loin, même si j'avais scruté aux jumelles leur présence sur la route et que j'avais compris qu'ils étaient là pour moi, je n'aurais pas fait autrement. Même s'ils m'avaient suivi depuis l'aube, j'aurais fait pareil, pareillement jeté Antoine Lazenec à l'eau, pareillement garé le bateau à sa même place, suivi le chenal qui mène au port de plaisance, pareillement respecté les bouées vertes et rouges comme des signaux ferroviaires, avec toujours cette mouette posée à l'arrière du bateau et qui peut-être attendait que je la paye pour partir. Elle, la mouette, dans son œil rond sans paupière on aurait dit qu'elle insistait pour faire partie de l'histoire, comme un témoin inflexible qui pourrait se tenir à la barre de

tous les tribunaux du monde. Et j'avais juste envie de lui dire que j'irais de moi-même, au tribunal, que je n'avais pas l'intention de me soustraire à la loi. J'avais envie de lui dire : moi aussi, je suis une mouette, moi aussi je plane au-dessus de l'eau, je sens bien que je n'ai plus de chair vraiment et alors je survole la mer et les bateaux sur le port et je suis une mouette, voilà, je suis une mouette dans la brume du port, et je vois se dessiner la ville, et elle semble écrite dans une langue que je ne comprends pas, un alphabet fait d'immeubles reconstruits et de fenêtres ouvertes et seulement sur les rebords je peux repérer les miettes qui restent. Oui je suis une mouette et moi aussi j'attends l'aube, que les gens mettent leurs poubelles sur la rue, parce qu'ici les gens ont compris qu'on ne pouvait pas mettre ses poubelles dehors pour la nuit, qu'on ne pouvait pas enfermer ses déchets dans un sac et seulement les jeter dehors, non, ses poubelles, on doit les garder toute la nuit chez soi, près de son lit, pour être sûr qu'aucune mouette ne viendra les éventrer. On doit vivre avec l'odeur de ses poubelles, l'odeur de chaque chose faite et digérée et jetée mais qui continue de pourrir à côté de soi jusqu'à l'aube – voilà le prix des mouettes dans la région.

Et puis donc, la police, l'arrestation, tout s'est passé calmement. Ils ont usé des formules qu'on use dans ces moments-là. J'ai pris mon manteau à l'entrée et je les ai suivis sans rien dire. Je crois que c'est à ce moment-là qu'il a commencé à pleuvoir

un peu, une bruine sans vent qui ne fait pas de bruit quand elle touche le sol et même enveloppe l'air d'une sorte de douceur étrange à force de pénétrer la matière et comme la faisant taire. Là, en même temps que je présentais mes poignets aux policiers comme si c'était une vieille habitude, j'ai jeté un dernier regard autour de moi, vers la terre abîmée, la mer en contrebas. Je me suis dit que désormais j'aurai le temps de la regarder, la mer, depuis les fenêtres de ma cellule. Puis les deux flics m'ont poussé à l'arrière du fourgon et ils m'ont fait asseoir sur le banc de plastique collé à la tôle. Là, je me souviens, dans l'inconfort de la camionnette qui traversait le pont, sursautant à chaque nid-de-poule de la route fatiguée par le poids des remorques et des bateaux de dix tonnes, là, par la vitre arrière qui accueillait la bruine, on aurait dit que le ciel essayait de traverser le grillage pour se mettre à l'abri lui aussi, et ça faisait comme un rideau de tulle qu'on aurait posé sur la ville et qui ressemblait à notre histoire, oui ça ressemble à notre histoire, j'ai dit au juge, ce n'est pas du brouillard ni du vent mais un simple rideau indéchirable qui nous sépare des choses.

Donc vous êtes revenu seul, a dit le juge.

Oui, on était deux et puis voilà, je suis revenu seul.

Alors vous savez pourquoi vous êtes là.

Oui.

On a retrouvé le corps ce matin.

Je sais.

Le mieux, a dit le juge, ce serait de reprendre depuis le début, et sans me laisser entendre si c'était plutôt une menace ou une dernière chance qu'il me laissait – moi, assis sur la chaise de bois qui lui faisait face, en contrebas du bureau de chêne ou de merisier qui semblait le surélever un peu, là, dans les quinze mètres carrés qui nous accueillait tous les deux, dans le palais de justice aux murs si défraîchis, au fond d'un couloir sombre.

Il y avait encore l'air du large qui dispersait mes pensées, l'impression que les fenêtres étaient grandes ouvertes, et qu'encore mes idées – non, ce n'était pas des idées, des images peut-être, mais qui main-

tenant tourbillonnaient plus que le vent dans une voile, comme si j'étais un cormoran guidé par les caprices de l'air et cherchant sur la mer la moindre ombre ou étincelle qui justifierait que je plonge pour y prélever quelque chose, n'importe quoi pourvu de savoir par où commencer – quelque chose qui se mettrait à briller sous l'eau comme l'écaille d'un poisson.

Il faudrait m'enlever ces menottes, j'ai dit. Moi, je ne peux pas parler sans les mains libres.

Le juge a soupiré un peu fort, du genre de soupir qui dit « je ne devrais pas mais je vais le faire quand même », et puis il a fait un signe au gendarme derrière moi, comme quoi c'était bon, on pouvait m'enlever les menottes. Pour un juge, il n'avait pas cette condescendance ou dureté ni tout l'attirail que je m'étais représenté le concernant, je veux dire, ni la barbe grise ni l'embonpoint d'un quadragénaire, non, ce juge-là, il avait trente ans à tout casser et on aurait dit qu'il avait envie de m'écouter. Je me suis dit qu'il aurait pu être mon fils, qu'en un sens, il aurait mieux valu que ce soit lui, mon fils, étant donné la situation d'Erwan à cet instant – Erwan, oui, c'est le prénom de mon fils –, étant donné la cellule de trois mètres sur trois d'où sûrement il regardait la ville, puisque donc il y a cela aussi dans cette histoire, les conneries d'Erwan.

J'ai frotté un peu mes poignets pour les adoucir et j'ai évité de regarder le gendarme parce que je ne voulais pas qu'il me croie insolent ou fier, dès lors

que non, je n'étais fier de rien du tout. Et tandis que la porte claquait doucement, de ses deux mains qu'il a eu l'air d'ouvrir comme un évangéliste, le juge m'a engagé à parler. Il y avait une odeur de peinture fraîche qui traînait dans la pièce, de ce genre de couleur neutre un peu grise dont on habille volontiers les bureaux pour oublier qu'ils sont vieux. Et ça faisait comme un mélange étrange, parce qu'on aurait dit que toutes les injustices de la ville se trouvaient là depuis des siècles, comme piégées maintenant sous la peinture neuve et prisonnières pour longtemps. Et je ne dis pas que j'étais détendu à ce moment-là, mais pour la première fois depuis des mois, je me sentais comme à ma place. D'ailleurs, à force d'aplomb dans ma voix ou d'avoir l'air si à l'aise dans son bureau, je l'ai vu, le juge, qui s'enfonçait dans son fauteuil de cuir et respirait plus largement, comme pour me dire qu'à partir de maintenant, oui, il comptait sur moi comme sur son code pénal, et répétant seulement : depuis le début, monsieur Kermeur, depuis le début.

Et il avait l'air d'avoir le temps, il avait l'air de penser que si ça devait prendre quinze jours, il les prendrait, rien que pour comprendre je ne sais pas quel ressort caché de l'histoire, alors j'ai dit :

Une vulgaire histoire d'escroquerie, monsieur le juge, rien de plus.

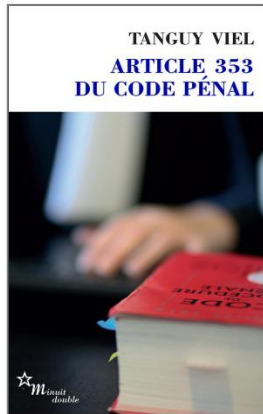
Et pour la première fois, je ressentais toute l'affaire d'un seul mouvement, comme si, en disant cela, je l'avais photographiée depuis la lune et que

je regardais une planète prise dans ses grandes surfaces bleues.

Une vulgaire histoire d'escroquerie, j'ai répété et baissant le regard à hauteur du bois du bureau, une main posée à plat dessus, à demi cachée par les dizaines de dossiers entassés sur le cuir qui le protégeait, écrits déjà sur beaucoup d'entre eux « affaire Lazenec ».

CET OUVRAGE À ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
DIX OCTOBRE DEUX MILLE SEIZE DANS LES
ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.
À LONRAI (61250) (FRANCE)
N° D'ÉDITEUR : 5965
N° D'IMPRIMEUR : 1602277

Dépôt légal : janvier 2017



Cette édition électronique du livre
Article 353 du code pénal de Tanguy Viel
a été réalisée le 28 janvier 2019
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
en grand format
(ISBN : 9782707343079).

© 2019 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
Photo de couverture : © Mike Fouque, Sutterstock.com.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707345295